

À brûle-pourpoint

Monsieur le Juge, avant que vous me jugiez, il faut que je vous raconte l'histoire. mon point de vue. Parce que mon avocat – pardonnez-moi Monsieur –il omet bien des choses. Déjà, que je me suis fait virer salement de l'usine il y a deux ans. On nous avait promis que ça n'arriverait jamais, et nous on y a cru comme des moutons. J'avais déjà perdu ma femme, ma fille et maintenant mon boulot.

Alors le jour où Marc, un camarade viré lui aussi, m'a proposé le coup, vous comprenez que je n'avais plus grand-chose à perdre ! J'avais jamais rien volé, moi, avant. La Justice me connaissait pas. Toujours réglo : assurances, élections, impôts... J'ai joué le jeu Monsieur le Juge ! Mais arrive un moment où on se fait tellement marcher dessus, où on est tellement aplati par l'injustice, que nous aussi, il faut qu'on la commette l'injustice, sinon on disparaît... Oui, oui, je sais Monsieur le juge que vous n'êtes pas d'accord. Je continue.

Marc me propose la chose telle quelle : il a repéré un certain tableau dans un petit musée. 500 000 balles ! On pourra le revendre 500 000 balles facilement qu'il me dit droit dans les yeux. 50-50 ! 250 000 chacun ! De quoi être tranquille jusqu'à la fin, de quoi se reposer après toutes les vacheries qu'on m'a faites. Ce que j'imaginai pas, c'est tout l'argent qu'on pouvait mettre dans ces dessins. À vrai dire j'y avais jamais réfléchi. Marc s'y connaissait un peu lui. Il m'a même appris que certains valaient des dizaines de millions ! J'ai dû vérifier sur l'ordinateur pour le croire. Ce qui était sûr qu'il me disait, c'est que les tableaux à plusieurs millions, ils sont protégés comme des monarques. Si on tend un peu trop la joue, simplement pour regarder, toute la salle se met à hurler, à bipper et on vous saute dessus très rapidement. Sauf que là, concernant notre tableau, il me dit que le musée vient de se l'offrir et qu'ils n'ont pas de système de sécurité. Il me le jure, je le crois. Je me dis que Marc a pas plus de raisons de mentir que moi. Il m'explique le plan, planifié, réglé magnifiquement comme une horloge. Il a besoin d'une planque, on cachera le tableau chez moi quelques jours, il a déjà des acheteurs potentiels. J'accepte.

C'était un dimanche. On se déguise tous les deux en amateurs : joli costume et chaussures cirées, pour se fondre dans le moule. On y va en fin d'après-midi. Pas grand monde, mais quand même un gardien toutes les deux salles. On arrive dans

celle où est accroché notre tableau. J'ai oublié le nom d'ailleurs. Ah oui c'est ça, merci. On reste plantés là devant, moi je le regardais à peine le tableau, ce que je voyais surtout, c'était les 500 000 balles ! Là, Marc scrute de son regard discret tout autour de nous, voir si le gardien surveille. Il me regarde avec un sourire en coin bien malin, puis il pose sa main doucement sur le tableau, comme s'il le caressait. Rien, ça ne sonne pas. Il tâtonne les côtés du cadre, passe sa main un peu partout. Toujours rien. Il était fier et moi soulagé. Tout fonctionnait comme prévu.

Peu avant la fermeture, on rentre dans les toilettes. On enlève les dalles du plafond pour se glisser dedans. On a dû rester cinq heures allongés à attendre comme des idiots. Le temps d'imaginer bien des choses. On entendait les talons du gardien dans le silence du musée. D'un coup plus rien. C'est le silence absolu. Il me chuchote qu'on va y aller. On descend comme des chats, on se faufile dans les salles. On aperçoit le gardien, ou plutôt l'ombre du gardien, assise sur une chaise. Il roupille, et avec des écouteurs sur les oreilles en plus ! Royal ! On aurait dit qu'il était dans le coup lui aussi, pour nous faciliter la tâche comme ça. Marc décroche le tableau sereinement, sans faire le moindre bruit. Un vrai renard. Il se le met sous le bras, et on se hâte vers la sortie. C'est là qu'il s'est trompé le Marc. C'était limite s'il sifflotait pas dans le musée, avec ses 500 000 balles sous le bras. Il avait choisi une sortie de secours toute discrète qu'il m'avait dit. La camionnette était garée à cinquante mètres. Je pousse la porte, et là... Sirènes assourdissantes ! Et des bip et des bang de tous les côtés, partout dans le musée, on aurait juré que ça sonnait aussi dans la rue et dans le ciel ! La terreur absolue. Alors là je peux vous dire qu'on a pas tergiversé : deux secondes plus tard on roulait vite. On a foncé jusqu'à chez moi pendant une heure. Le temps d'imaginer bien des choses. On a pratiquement pas parlé, on se soupçonnait sans doute mutuellement. Arrivé chez moi, Marc regarde toutes les pièces de la maison. . Il décide de cacher le tableau dans le garage. « Surtout, tu le laisses ici qu'il me dit, pas touche avant mon retour. D'ici trois jours maximum je viendrai le reprendre et toi et moi on sera riches. » le sens tout de même aussi peureux que moi derrière ses ordres bien virils.

Il n'y avait plus qu'à patienter. J'essaie de faire des plans, d'imaginer ce que je ferai avec tous ces billets. .Mais je n'y arrive pas, j'ai encore en tête ce bruit d'alarme qui me reste dans les oreilles comme des acouphènes. Au lieu de rêver à mon avenir plein de richesses, je me refais le film du vol ; je devine ce qui a suivi : les gyrophares, les policiers bien sévères et bien décidés, les appels à tous les

commissariats... Ça me t pas du bien d'imaginer tout ça. J'essaye de penser à autre chose, de m'occuper.

Je vous ai dit tout à l'heure que j'avais toujours été honnête Monsieur le Juge. Mais je me suis dit quand même, j'ai un dessin dans mon garage qui vaut 500 000 balles ! Simple curiosité, toute naturelle. Il m'a dit de pas le toucher mais je vais gentiment y poser un œil puis le reposer à sa place. Je l'avais à peine regardé, et puis je trouvais ça étonnant que ça vaille autant. On voyait pas grand chose dans le garage alors je l'ai porté jusqu'au salon. C'était la nuit et j'ai placé une lampe qui éclaire bien juste au-dessus de lui. Je m'assois et l'ai regard en face, bien en face. Et là, croyez-moi ou non, Monsieur le juge, mais au bout de cinq minutes je pleurais comme une madeleine. Oui, je coulais de larmes, j'en avais plein les pieds. Cette femme qui tenait de manière si bienveillante cette petite fille, eh bien, Monsieur le Juge, c'était ma femme et petite fille chéries exactement, celles que j'ai perdues il y a cinq ans. Accident de voiture. Il y avait quelque chose de surnaturel dans ce dessin, comme si le peintre connaissait ma femme et ma fille, comme si c'était un portrait, comme si je l'avais peint moi-même ! Toute cette douleur, cette terrible tristesse que j'avais réussi à vaincre, tout ça est remonté d'un coup. Et puis, cette scène dessinée, croyez-le ou non mais je l'ai vue exactement. Je rentrais de l'usine un soir. Je me souviens très bien parce que j'étais heureux. Ma femme et moi on s'aimait à merveille, la petite, Marie qu'elle s'appelait, était joyeuse tout le temps, une bonne élève bien élevée. Je rentrais ce soir-là et je trouvais ma femme qui lui faisait la leçon. Elles ne m'avaient pas entendu rentrer, je les ai observées discrètement pour contempler mon bonheur. Ce moment-là, c'était l'image de mon idéal. Alors je les ai regardées tendrement. J'étais fier et fou de joie.

Excusez-moi pour tous ces attendrissements messieurs-dames mais je vous explique pourquoi j'ai tenu à le garder ce tableau. C'était devenu autre chose, bien plus qu'un simple dessin, c'était tout ce qui me restait du meilleur de ma vie. Les 250 000 balles valaient plus rien.

Alors tout de suite je me suis mis à réfléchir à comment je pourrais faire pour le garder mon tableau. Marc, évidemment, me prendrait pour un fou, il me descendrait. Je me disais qu'il faudrait que je m'exile, que je parte quelque part bien loin, très loin avec mon tableau, mais je n'en avais pas les moyens. Nulle part où aller, et puis en plus on était recherchés. Alors j'allume la télé. Évidemment ! que je me dis, on doit en parler à la télé ! Je mets BFM. Et là je deviens tout blanc, je sens

mon sang se glacer : sur la barre d'informations, en grosses lettres blanches : « Un Delacroix volé » ! Je savais même pas que le tableau était de ce certain Delacroix mais j'ai tout de suite compris qu'il s'agissait de notre histoire... Ils diffusaient l'image du tableau, ce tableau qui se tenait juste à côté de mon téléviseur. J'ai rigolé une petite seconde. Mais pas plus longtemps parce qu'après y'a la journaliste qui a annoncé qu'on avait arrêté quelqu'un et que c'était bien lui apparemment, qu'il avait avoué... « Le tableau n'a pas été retrouvé » qu'ils annoncent. Je le regarde et me dis qu'il restera là, quoiqu'il arrive et puis je...

— Monsieur, permettez-moi de vous interrompre, mais en ma qualité de Juge je ne peux laisser poursuivre, en cette enceinte, un discours si contraire à toute légalité. Permettez-moi de vous dire Monsieur que vous incarnez un cas bien dangereux, car derrière des raisons sentimentales, et ma foi fort compréhensibles, vous vous permettez de piétiner le droit, vous vous octroyez un pouvoir faisant fi de l'esprit de nos lois. Votre histoire est bien triste Monsieur, elle m'a personnellement touché, et je ne pense pas être le seul ici à éprouver de la peine pour vous. Mais enfin, parce qu'on perdrait femme et enfant, l'on pourrait alors justifier tous les crimes, tous les vols et tous les vices ? Parce que *L'Éducation de la Vierge* vous transporte dans un agréable souvenir, nous devrions vous céder le tableau ? En tant qu'amateur de peinture, je peux vous dire que nos plus beaux musées seraient vides si je me permettais comme vous de m'approprier les tableaux qui m'exaltent. Que répondez-vous au musée, à l'Etat, aux milliers de femmes et hommes amateurs de peinture, admirateurs de Delacroix dont je fais partie Monsieur ? Que répondez-vous à Eugène Delacroix, l'un de nos plus illustres maîtres, qui a travaillé toute sa vie d'arrache-pied pour que le monde puisse jouir de son génie ? Je me permets de le citer pour que vous réalisiez bien : « *La peinture me harcèle et me tourmente de mille manière à la vérité, comme la maîtresse la plus exigeante, je suis dès le petit jour et je cours à ce travail enchanteur, comme aux pieds de la maîtresse la plus chérie ; ce qui me paraissait de loin facile à surmonter me présente d'horribles et incessantes difficultés.* » Aujourd'hui, c'est vous Monsieur, qui nous causez d'horribles et incessantes difficultés. Je rappelle à notre auditoire que le tableau n'a toujours pas été retrouvé. Mais avançons. Reconnaissez-vous la bassesse, l'égoïsme, l'inconscience de votre acte ? Consentez au moins à nous avouer où vous avez caché le tableau. Votre peine, croyez-moi, sera inférieure à cinq années d'emprisonnement. Une fois sorti,

vous pourrez, à votre guise, vous rendre dans ce beau musée pour contempler *L'Éducation de la vierge* qui vous plaît tant. Il serait dans votre intérêt, et dans l'intérêt de tous, que vous nous disiez où se trouve le tableau.

— Monsieur le Juge, vous comprendrez que moi, la seule chose qui me restait à perdre, c'était mon tableau. J'ai réfléchi et puis j'ai compris, en regardant l'agitation dans mon téléviseur, qu'on sonnerait bientôt à ma porte. Quand on est en faute y'a tout de suite quelqu'un pour venir sonner à votre porte. Il y a une véritable armée de sonneurs de portes. Mais quand on demande de l'aide, ou simplement de la dignité, il faut aller la chercher bien loin cette personne, on a le plus grand mal à la trouver, à croire qu'elle n'existe que dans l'imaginaire.

Alors j'ai passé les quelques heures de la nuit finissante en compagnie de ma femme et de ma petite fille. J'entendais leurs voix, les premiers mots de ma fille me revenaient dans mon souvenir. Nous étions ensemble, pour de vrai. Mais je sentais la séparation approcher, je flairais le sonneur de porte qui n'était plus très loin.

Il a fallu que je prenne une décision ; que je garderai pour moi Monsieur le Juge. J'allais perdre mon tableau, mais j'avais maintenant en moi, bien profondément, ce tendre souvenir. Tout ce que je peux vous avouer Monsieur le Juge, c'est que j'ai bien fait en sorte d'être le dernier à avoir posé le regard sur le tableau de ma femme et de ma petite fille.

Alexis Martinot